

Extraits de la correspondance

de L.-J. LEBRET et du général Fouad CHEHAB

(mai 1964 à novembre 1965)

- Lettre L.J.L. du 3 mai 1964
- Lettre Chehab du 26 mai 1964
- Lettres L.J.L. des 6 juillet 1964 et 19 août 1965
- Lettre Chehab du 10 novembre 1965
- Lettre L.J.L. du 26 novembre 1965

A son Excellence le Général CHEHAB
Président de la République, Beyrouth
Rome, le 3 mai 1964

Cher Monsieur le Président,

Ce n'est pas sans tristesse que j'ai quitté le Liban voici une semaine, après y avoir tant travaillé pour lui, pour vous, avec vous.

Je garde cependant l'espoir que la reconduction, au moins pour un temps, de votre mandat, malgré vos résistances, pourra m'y ramener quelquefois en tant que consultant. Je reste en effet persuadé que l'œuvre que vous avez entreprise ne peut se passer de vous d'ici quelques mois. La révolution silencieuse de réorganisation et d'avancée que vous avez engagée ne doit pas s'arrêter.

Parmi les points les plus importants, il me semble capital que l'organisation du territoire est primordiale, malgré les suggestions simplistes et arriérées de l'expert de la Fondation Ford, émises il y a quelques mois.

Il me semble capital aussi que l'Organisme Central de Planification doit recevoir le maximum possible d'autonomie et que la constitution des bureaux ou services des projets et programmes, dans les ministères techniques et sociaux, conditionne le bon fonctionnement de cet Organisme central de planification et de développement.

Il me semble encore impératif que la Banque Nationale de Développement pour l'aide aux secteurs agriculture, pêche, petite industrie et artisanat, habitations populaires soit fondée le plus tôt possible, quelle que soit la forme donnée à l'Institut financier d'incitations à l'industrie et au tourisme, lui aussi nécessaire dans l'hypothèse désormais admise de deux organismes différents.

Enfin, l'exigence d'un emprunt intérieur doublé sans

doute d'un emprunt extérieur est normale pour un pays arrivé au stade actuel de développement du Liban. C'est d'ailleurs, en ce qui concerne l'emprunt intérieur une nécessité dans la lutte contre l'inflation.

J'ai confiance que ces quelques notations correspondent bien à vos propres vues, mais il m'a semblé de mon devoir d'y revenir afin que le Liban soit en mesure et de sauvegarder son existence nationale et d'assurer sa cohésion devant les obstacles que l'évolution de la conjoncture mondiale risque de lui présenter.

Je me réjouis, en tout cas, d'avoir collaboré, avec l'équipe IRFED, y compris les Libanais qui ont travaillé avec nous, à la réalisation de votre grand dessein de faire un Liban libre, uni et prospère, malgré toutes les difficultés que représentait une telle entreprise.

Veillez agréer, Monsieur le Président, mes sentiments d'admiration respectueuse et de profonde, très profonde, affection.

L.-J. Lebret

Au Révérend Père Louis-Joseph Lebret
Genève (Suisse).
Zouk, le 26 mai 1964.

Mon cher Révérend Père,

J'ai été très sensible aux sentiments que vous m'avez exprimés par vos lettres des 3 et 13 mai courant et je vous en remercie vivement.

Je vous remercie aussi, en mon nom et au nom de mes compatriotes, ainsi que toute l'équipe de l'IRFED, pour les efforts que vous avez déployés (au prix de grandes difficultés) afin d'ouvrir au Liban les voies du développement et donner aux Libanais conscience de l'importance de ce problème pour leur avenir.

Le projet du Plan 1964/1968 vient d'être approuvé par le Conseil des Ministres. Quant à la réorganisation du Ministère qui devra prendre en charge le Plan, elle sera approuvée, sauf imprévu, avant la fin de ce mois par le Conseil des Ministres.

Les Bureaux des Projets et Programmes des Ministères seront organisés aussi prochainement, en vertu des pouvoirs spéciaux dont dispose le Gouvernement jusqu'en septembre.

Quant aux instruments et moyens de financement, les préparatifs sont en bonne voie aussi, mais les décisions définitives ne pourront intervenir sans doute que vers la fin de l'année.

Comme vous le voyez, l'œuvre de Planification à laquelle

vous avez consacré tant d'efforts et de soucis, aura fait en 1964, un pas décisif. Je sais que cela vous sera agréable de l'apprendre.

En vous renouvelant encore mes remerciements, je vous prie de croire, mon cher Révérend Père, à mes sentiments les plus amicaux.

F. Chehab

A son Excellence le Président CHEHAB
Aigueblanche, le 6 juillet 1964.

Cher Monsieur le Président,

J'ai été extrêmement touché de votre lettre du 26 mai, et très heureux des bonnes nouvelles qu'elle m'apportait.

J'ai été aussi, vous le savez, très affecté de votre décision de ne pas accepter le renouvellement de votre mandat, mais c'était sans doute sagesse, malgré les risques que votre succession présente, d'en agir ainsi.

D'après les nouvelles que m'ont envoyées mes collaborateurs, il n'était pas nécessaire que je me trouve au Liban le 26 juin, date d'expiration de notre contrat. Cela m'aurait d'ailleurs été très difficile, car j'ai été très occupé à la fois par la Conférence de Genève sur le Commerce et le Développement, et en tant que délégué du Saint-Siège à cette conférence, et par l'obligation d'aller à Rome pour la préparation du schéma XVII du Concile sur la présence de l'Eglise au monde.

Vous savez en tout cas avec quelle affection pour vous j'ai servi le Liban de mon mieux, selon vos directives. Je suis confiant que ce que vous avez semé lèvera et portera fruit. La révolution silencieuse que vous avez inaugurée ne pourra pas, me semble-t-il, être arrêtée, même si son cours est moins rapide que vous l'eussiez désiré.

J'espère que le choix de votre successeur amènera au pouvoir un homme sage qui continuera dans la ligne que vous avez tracée.

Ma reconnaissance va aussi à vos collaborateurs immédiats qui ont bien facilité notre tâche. J'écris par le même courrier au Colonel Lay afin de la lui exprimer directement.

Je vous porterai, ainsi que le Liban, dans ma prière.

L.-J. Lebret

A Monsieur le Président Chehab
Paris, le 19 août 1965

Cher Monsieur le Président,

Je ne puis vous dire à quel point j'ai été heureux et honoré de recevoir votre télégramme. Il n'est guère de jours où je ne pense au Liban, et vous savez à quel point le Liban réel, c'était vous, car vous aviez mis dans votre cœur d'homme et de chrétien l'immense majorité des Libanais, travailleurs, simples et pauvres, qui ne sont pas des "fromagers" (1).

On vous a beaucoup reproché cette dure expression, hélas trop vraie. C'est bien à cause de vous et du bon peuple libanais que j'ai tenu cinq ans, malgré mon épuisement et celui de plusieurs de mes collaborateurs. Votre dessein me paraissait si grand et si essentiel que j'ai voulu m'y associer au maximum, et que j'ai insisté tant de fois pour que vous restiez au pouvoir deux ou trois ans de plus.

En conscience, vous en avez jugé autrement pour des raisons à coup sûr valables : respect de la constitution, fatigue de n'être pas assez compris, épreuve de santé.

Je ne sais ce qui résultera de l'effort auquel vous m'avez associé. A dire vrai, on ne sème jamais en vain, même si la récolte tarde. Les nouvelles que je reçois du Liban me montrent que des groupes de jeunes commencent à éclore qui seront, je l'espère, si l'ambiance affairiste ne les mutile pas, la force prochaine salvatrice et constructive. Mais que d'obstacles sur leur chemin.

Je suis aussi resté au Liban parce que je croyais, et je continue de croire, que sans le Liban le christianisme ne saurait tenir dans les pays voisins. Seul le Liban, en ce temps de dialogue, pour parler comme S.S. Paul VI, peut amener, au-delà de l'oecuménisme, une reconsidération des relations entre musulmans et chrétiens.

Mais j'oublie de vous donner, comme le demandait votre télégramme, des nouvelles de ma santé. C'est une "Amoebome" (concentration d'amibes) qui m'a fait entrer à l'hôpital. Les médecins ont été très inquiets plusieurs semaines ; ils ont réussi à me sauver.

Je suis maintenant un traitement supplémentaire pour une affection imprévue dont les rayons de cobalt vont avoir raison. Après, bientôt, ce sera la convalescence coupée par un séjour assez court à Rome pendant la 4ème session de Vatican II, puis la reprise à plein temps du travail dans le nouveau local, bien

(1) Il s'agit d'un lapsus, "fromagistes" est l'expression qu'employait le Général Chehab.

fonctionnel, presque achevé bien que non payé, malgré un don important du Saint-Siège. S.S. Paul VI m'accorde autant de confiance que vous le faisiez vous-même et c'est mon grand réconfort.

Je prie pour vous, vos proches, vos amis, le Président Hélou et ses conseillers, le Liban entier et même les affairistes afin "qu'ils se convertissent et qu'ils vivent".

L.-J. Lebret

Au Père Lebret
Jounieh, le 10 novembre 1965

Cher et Révérend Père,

J'ai reçu il y a un certain temps votre lettre en réponse à mon télégramme. J'ai remercié le Seigneur de vous savoir en meilleure santé et prêt à entreprendre une convalescence.

Ici, parce que le Liban n'a pas entrepris son relèvement social à temps, l'augmentation du prix de la vie et le chômage progressant, on se trouve à l'orée d'une situation politico-sociale assez pénible. Des discussions entre une gauche naissante et une droite composée et appuyée par qui vous savez avaient commencé à empoisonner l'atmosphère. Heureusement que les travaux de l'IRFED étaient là ! Aussi et pour couper court, autant que possible aux exploités à des fins personnelles, des requins et des politicards, je suis sorti de mon silence pour la première fois. J'ai rappelé ce que l'IRFED a fait, que ses études avaient déjà reçu un commencement d'exécution, que le Chef de l'Etat était seul capable de poursuivre la tâche en dehors de toute polémique ; d'autant plus qu'il a proclamé sa volonté de le faire lors de son accession à la présidence ; que la situation était assez délicate pour ne pas supporter la démagogie ; qu'enfin, il ne s'agissait ni de la gauche, ni de la droite, mais d'un relèvement social basé sur le libéralisme moderne, c'est-à-dire organisé et orienté. C'est ce que l'IRFED a préconisé !

Cette déclaration a eu pour résultat d'éteindre (pour combien de temps) la démagogie qui commençait à empoisonner l'atmosphère. En outre, le Président m'a affirmé qu'il consacrerait la moitié de son temps à pousser. Jusqu'où les "fromagistes de tous bords" suivront ? nous le verrons bien. Cette fois il me semble qu'ils sont bien talonnés par l'opinion !

J'ai bon espoir, d'autant plus que les responsables de partout ne se réveillent que lorsqu'ils aperçoivent l'abîme !

J'ai voulu vous tenir au courant parce que j'aperçois maintenant une lueur d'espoir !

... Je crois que je vous ai assez ennuyé avec des histoires libanaises. C'est un peu de votre faute, parce que vous avez montré trop d'intérêt et de sympathie envers mon pays.

F. Chehab

Au Général Fouad CHEHAB
Paris, le 26 novembre 1965

Cher Général,

Je supprime le "mon" selon la tradition des marins.

J'ai été très heureux de recevoir votre lettre du 10 novembre, heureux à cause de l'amitié que vous voulez bien me conserver, malheureux car je vous sens inquiet en ce qui concerne le Liban.

Nous avons bien compris que, vous retiré du pouvoir, et nous partis, le projet si laborieusement élaboré selon vos orientations fondamentales se heurterait à des oppositions systématiques.

Du point de vue recherche scientifique pour le développement, nos cinq années de travail près de vous ont été très fécondes ; mais du point de vue application, dans l'état actuel, nous sommes, il faut l'avouer, devant un grave échec. Même si l'Etat-Major (ou les Etats-Majors) du Plan avaient cru bon d'adapter sur certains points le programme cohérent préparé, il y suffisait de quelques semaines, alors que le Plan est de fait à peu près enterré.

Je ne suis pas encore assez remis pour vous faire la longue lettre que j'aurais voulu vous écrire. Ma capacité de travail suffit juste à faire face au plus pressé : questions intérieures à l'IRFED, travaux importants et urgents promis et en retard. Je suis cependant en bonne voie de plein rétablissement et j'espère pouvoir reprendre une activité normale à la mi-janvier, dans le nouveau local qu'en nous endettant nous avons réussi à faire construire, 47, rue de la Glacière, Paris 13e, et où il faut déjà adresser la correspondance.

J'attends le texte définitif du texte conciliaire sur l'Eglise et le Monde. J'ai dû quitter Rome pour ne pas désobéir aux médecins et l'on a toujours à craindre les manœuvres de dernière heure.

Vous trouverez dans ce texte bien des orientations, plus, des incitations, qui donnent une ligne d'action précieuse pour tous ceux qui sont engagés dans le sauvetage des nations et du monde. J'espère que les gens d'Eglise comprendront aussi (ce devrait être d'abord) le sens de Vatican II.

Croyez à ma déférente et très profonde affection.

L.-J. Lebreton